

Le Daniel, mon oncle.

La petite route serpente entre une forêt chétive et des carrières de pierres, la pente se fait moins rude à l'entrée du village au milieu des champs et des vignes. Nous rendons visite à mes grands- parents paternels. C'est un rituel pour le premier de l'an, pour Pâques et pour la Toussaint, les autres visites sont occasionnelles, plus conjoncturelles. Le trajet de quatre kilomètres est avalé d'un bon pas en moins d'une heure par la petite troupe : mes parents, mon frère et mes deux sœurs. Du haut de mes dix ans, j'arrive toujours le premier en courant sur les derniers hectomètres.

A l'entrée du village le chemin quitte la rue principale pour un passage pierreux qui descend puis remonte un peu pour contourner des maisons construites en pierres plates et couvertes de laves de Bourgogne. Les murs en pierres sèches font échos aux maisons, l'environnement est minéral. Une petite porte étroite et basse encadrée de deux petites fenêtres, une autre encore plus minuscule à l'étage, à gauche la rue principale domine la grange et à droite une treille garnit le mur du voisin. Nous sommes arrivés chez mes grands parents à Villers la Faye.

La porte d'entrée est basse. Une grande pièce, sombre, pavée de grandes dalles bourguignonnes, brillantes, patinées, magnifiques, le trésor du lieu. La vieille cuisinière noire y fonctionne toute l'année, entourée de la grand-mère assise dans son fauteuil, handicapée par une épaule cassée, mal remise et du grand père, petit bonhomme très voûté, appuyé debout contre la barre chromée. Le fond de la pièce est occupé par un grand lit dans un renfoncement et par une porte qui cache un escalier. À gauche une petite porte mène dans une cave minuscule, fraîche, creusée presque sous la rue principale. Dans l'espace restant une grande armoire. Devant l'une des petites fenêtres, une pierre d'évier et un robinet en laiton.

Encastrée entre la maison voisine et une remise, dominée par la rue sur un côté, derrière par le jardin au niveau du premier étage, des pierres plates partout cette demeure est faussement troglodyte. Je n'ai jamais monté l'escalier qui conduit à la pièce unique de l'étage, la chambre de mon oncle Daniel. Il habite avec ses parents. Cette chambre est son repaire, sa tanière. La pièce principale n'a d'intérêt pour lui qu'au travers du vieux poste de radio recouvert d'un tissu écossais fatigué et éclairé par la lueur blafarde de l'indicateur des stations. L'oreille collée contre l'appareil il écoute la station suisse Radio-Sottens.

Ces visites pour moi ne sont pas d'une grande joie, la grand-mère ne nous manifeste guère de sentiment, seul mon frère, de treize ans mon aîné qu'elle connaît mieux à droit à quelques égards. Le grand père est beaucoup plus chaleureux, heureux de nous voir, nous servant suivant la saison un grand verre de vin chaud ou un grand verre de vin glacé dès notre arrivée ce qui lui vaut systématiquement une remontrance et un coup de griffe de la grand-mère. Mon ingratitude n'est pas en reste, je trouve mes grands-parents très vieux, ils l'étaient, mais plus que l'âge, l'environnement et la rareté des contacts ne me mettent pas à l'aise.

J'écoute les conversations sur l'abondance des fruits du jardin, le dernier décès du village, la maladie d'un vague cousin que je ne situe

pas dans la famille, j'attends le départ pour le cimetière perché sur un mont au centre du village. Le chemin monte fortement au milieu des châtaigniers et des acacias pour conduire à un site reposant, naturel, poétique, silencieux : une petite chapelle ou ce qu'il en reste, entourée d'un modeste cimetière cerné d'un mur en pierres sèches et de chênes magnifiques, imposants. La troupe est essoufflée mais les instants passés dans ce lieu valent bien les kilomètres effectués. Le but de ma journée et de toutes les visites aux grands parents est autour de moi, c'est mon Everest à moi ,minuscule mais dépayçant et à chaque fois s'en dégage un vague sentiment d'exister, un besoin de réflexion,des questions .

Le dernier arrivé, s'il avait daigné effectuer la ballade entre la maison et le cimetière, était mon oncle. Silencieux, seul, détaché des bavardages, du nettoyage des tombes, dans son pantalon de velours côtelé l'hiver ou de toile bleue, fatiguée et rapiécée à la belle saison, couvert d'une immuable veste de toile sans couleur, trop étroite sur un gros pull-over, il attend la redescente.

A quoi pense-t-il ? A ce lieu où il reposera un jour au coté de ses parents, seul sous les feuilles et les glands de chênes, pas sûr.

Mon oncle ne ressemble pas à ses deux frères. La soixantaine, un nez généreux abrite une moustache drue, vigoureuse, nicotinée, les joues une barbe rêche de trois ou quatre jours, les cheveux rebelles dépassent de l'éternelle casquette, une bonne tête finalement. Si le profil gauche de son visage est banal, le droit m'effrayait depuis toujours : Plus de lobe d'oreille ou si peu, la peau dépigmentée et rougeoyante sur la largeur d'une bonne main, sans barbe, le cheveu très haut et un trou, gros comme une pièce de monnaie derrière l'ex-lobe d'oreille. Un trou noir sur une cavité que je ne voulais regarder mais qui attirait en permanence mon regard, les regards.

Quel était le secret, l'origine de cette infirmité ?

J'avais très tôt posé la question mais la réponse de mes parents avait été brève, évasive, embarrassée : Cette oreille avait été gélée ! On n'y reviendrait plus. La guerre me semblait l'explication évidente mais

pourquoi tant de mystère ? Mes parents avaient vu leur maison incendiée par les Allemands en 1944 et mon jeune âge n'imaginait pas encore bien à quel point leur traumatisme était encore immense, les cellules psychologique réparatrices pas encore inventée. Les explications de l'époque ? A cause de la guerre, suite à la guerre, pendant la guerre.....Mais une oreille gelée pendant «la grande guerre», celle de mon oncle, pourquoi tant de retenue de la part de mes parents à en parler, le fait me semblait plutôt respectable, peut être héroïque mais je n'avais pas compris, au travers de ma naïveté juvénile, le cortège de souffrances et de difficultés qui s'y rattachait. Cessez les questions ! Les vraies réponses viendraient plus tard, certaines sont venues, il en manque encore.

Avec sa voix grave, rocailleuse, enrouée, mon oncle a conservé un bel organe qu'il met au service d'agressions verbales, remarques acerbes, critiques virulentes et directes, diatribes argumentées, interventions aussi violentes que rares car le Daniel est un taiseux, un silencieux, replié sur ses convictions, sur son passé. Tel l'ours dans sa tanière, les heures sont paisibles mais un mot, une erreur, l'argument d'un visiteur ou du speaker peut déclencher un rugissement inattendu qui vous démontre la futilité, la fausseté, la petitesse de vos propos et vous désarme devant tant de connaissances, de raisonnement, d'arguments. Les coups de pattes sont rares mais puissants, il faut vous méfier et bien connaître l'animal.

La conversation des réunions de famille se fait sans lui, il est là, écoute, ne dit rien mais gare à l'imprudent qui se fourvoie sur la nationalité de Frédéric Chopin. Il est bien vite renvoyé à ses études ou au dictionnaire.

Seul le troisième ou quatrième verre d'aligoté vient à bout de son mutisme naturel et chronique pour faire de mon oncle une personne « normale » avec un sourire, une émotion, une participation, des échanges. L'alcool est le catalyseur qui contribue à dissoudre tous ses tourments et nous transformer l'ours mal léché en compagnon érudit, brillant, joyeux. Faut donc un peu d'alcool, pas trop, mais toujours un peu. L'ours aime le miel dit-on aux enfants et moi je vous dit que le Daniel il aimait l'aligoté et que, dans les caves de son village et celles

alentour on en trouvait du bon, de quoi nous le rendre jovial pour longtemps.

Sa vie se partage entre la maison paternelle, ses livres, la radio et les secrétariats de mairie de son village et du village voisin dont il assure la charge. Une aubaine pour lui : son autonomie est totale ou presque, ses capacités et ses connaissances argumentent sans peine les courriers au préfet ou à l'administration, ses comptes-rendus aux élus sont à son avantage. Qui pourrait le contredire sur le fond ? Sur la forme, la bouteille de vin blanc débouchée par le maire en début de réunion garantit l'éloquence et la hauteur du propos. Ses présences en mairie tiennent à la fois du forum politique, du bureau des pleurs ou de celui de l'écrivain public. Parfois elles résonnent de l'engueulade, méritée à ses yeux, d'un visiteur cherchant conseil ou du maire timoré devant un courrier. Cette tâche d'homme public, centrale pour la petite commune, lui laisse encore beaucoup de temps pour lire et relire les livres de la bibliothèque de la Société républicaine d'instruction de Villers la Faye fondée par Jean Bouhey, le député natif du village, pour aider à la connaissance de ses concitoyens. L'homme politique et lui étaient nés le même jour d'octobre 1898, leurs routes et leurs idées se croiseront quelques fois. En fin de journée, retour par le chemin des caves pour boire un, deux, trois canons, informer ses hôtes des échos communaux, les conseiller pour leur déclaration d'impôts.... Parfois il paraît heureux mon oncle mais l'est-il vraiment ? Si il y a bonheur il est bien mystérieux.

Des questions je m'en pose. Ses deux frères et ses deux sœurs se sont mariés mais lui est toujours célibataire, vieux garçon comme on m'a dit. Avec l'image qu'il donne quand il apparaît dans ma vie, je ne vois pas comment une épouse pourrait partager son existence mais une belle histoire d'amour à vingt ans peut assouplir les caractères et déboucher sur une famille, des enfants, la vie normale de mon imaginaire enfantin. Qui connaît la vérité, les malheurs, le drame qui l'ont cloîtré dans son isolement permanent, dans cette posture d'asocial taiseux, ponctuée de coups de gueules, ces coups de

soupapes qui libèrent le trop plein de frustration ,de malchance, de douleur.

Mon jeune âge à l'époque ne m'avait pas permis de déceler la fréquente mysoginie de ses réactions. Plus tard les analyses de maman m'éclairèrent sur cet aspect de sa personnalité mais sans m'en donner les clés. Paradoxalement elle était la seule dans la famille à se faire un peu entendre par lui ,à pouvoir lui tirer quelques mots et parfois, miracle, un fugitif sourire. Savait-elle des choses ? Jamais elle nous a dit que si les femmes semblaient absentes de sa vie, une femme, des femmes étaient bien présentes dans sa mémoire, dans son histoire.

Le repas de noce de mon frère tire à sa fin, mon grand-père monte sur l'estrade pour jouer quelques mesures de la « valse de l'empereur » de Johann Strauss. Le grand père dans sa jeunesse sillonnait la campagne avec son violon et son piston sur le porte-bagages pour jouer dans les bals avec un petit orchestre. L'assistance retient un souffle admiratif devant ce petit homme voûté sous ses quatre vingt onze ans qui maîtrise parfaitement l'instrument quand, sans attendre la fin du morceau, le Daniel se lève et lui demande, en vociférant sur je ne sais quel dièse oublié, d'arrêter sa prestation et de lui passer le violon. Silencieux mon grand père s'exécute. L'assistance interloquée, surprise, ose quelque bravos, vite couverts par la suite de la mélodie exécutée avec talent par celui qui n'avait rien dit du repas et qui ne dira plus rien de la journée. A-t-il pensé que son père méritait un peu d'indulgence ? Non, l'ours avait encore griffé. Il n'avait pas eu de noce lui, il était ailleurs, encore dans son histoire, dans son tourment, il voulait sûrement en parler mais personne n'osait et lui encore moins ! Faute d'échange la marmite bouillait, pétait et cette fois l'aligoté, les verres de Côte de Nuits et le crément réunis n'avaient épargné personne pas même son père. C'était sans doute sa façon d'exister dans cette famille qui n'était pas beaucoup la sienne.

Mon frère Jacky aussi était passé plusieurs fois par l'avalanche de vociférations et de critiques sur l'éducation nationale quand il venait parfois lui demander conseil et soutien pour réaliser ses devoirs. Tout

y passait, le fond, la méthode, lui-même. Il en connaissait le prix à payer, refusait souvent de faire le trajet, demandait l'accompagnement de maman. L'encyclopédie de la famille était d'une pratique délicate et risquée. Pour ma part, plus jeune que mon frère, je n'ai pas eu recours à ses services mais avec le recul, l'expérience m'aurait tenté.

Voilà le portrait, l'image que j'avais de mon oncle. Un érudit, dans toutes les spécialités, la littérature, les sciences, la musique, un homme intelligent et cultivé, un célibataire écorché qui avance en âge, un témoin silencieux de l'évolution du monde, un alcoolique normal, souvent tranquille, rarement violent. Il ne sait pas s'il a réussi sa vie et il s'en fout. A-t-il connu le bonheur ? Au vu des non réponses à mes questions, je comprends qu'il a eu son lot de problèmes, que les événements ne l'ont pas gâté et que cette oreille qui n'en est plus une, est peut-être le symbole de tous ses tourments. Et pourquoi ne m'a-t-on jamais parlé de Juliette ?

Juliette

En vacances, ces veilles de Noël 1916, Daniel attend dans le couloir de l'école de musique de Beaune pour se renseigner sur les cours dispensés. Une jeune fille brune aux yeux clairs, cheveux bouclés, couverte d'un long manteau de drap bleu marine entre et se poste derrière lui.

-« Tu joues d'un instrument » demande Daniel

-« Je suis en troisième année de violon et vous quel est votre instrument ? »

-« Je viens me renseigner sur la possibilité d'avoir des cours de saxophone »

-« Des cours de quoi ? »

Daniel répète :

-« Des cours de saxophone, le saxophone tu ne connais pas ?

La jeune fille surprise avoue sa méconnaissance de ce mot et se trouve un peu désemparée d'afficher son ignorance de cet instrument. Daniel explique, ce nouvel instrument a été inventé en 1842, modifié et amélioré continuellement, en Amérique il commence d'être beaucoup pratiqué, les militaires l'ont déjà utilisé dans les fanfares mais avec la guerre et la vie dans les tranchées, les canons ont la priorité sur la musique. Il cherche un professeur, il veut découvrir cet instrument. Même à Dijon où il étudie, ses recherches n'ont rien donné.

-« Vous n'avez pas l'instrument ? » questionne la fille, surprise et intéressée par la démarche de ce bien curieux garçon, volubile et déterminé.

-« Non, bien sûr et l'acheter serait difficile. Mon père pratique le piston et aussi le violon comme vous, mais je veux jouer du saxophone ! »

-« Votre père est musicien ? »

-« Il joue avec un orchestre dans les fêtes, les bals en fin de semaine ...mais où vas-tu en classe ? »

-« J'ai fréquenté le Saint Cœur mais depuis cette année j'ai une préceptrice pour préparer le baccalauréat dans deux ans ».

-« Une quoi ? »

-« Une préceptrice, une personne avec qui je travaille les programmes et prépare l'examen ».

-« Un professeur particulier si je comprends bien ! »

La porte s'ouvre et interrompt la conversation.

Daniel restera une minute dans le petit bureau, le directeur l'a écouté et pris pour un illuminé: pas de professeur de saxophone, pas de saxophone, pas avant longtemps, sûrement jamais et ailleurs ce sera pareil!

Déçu, il attendra plus d'une heure dans ce couloir, le projet «saxophone » remis à plus tard mais avec l'envie de revoir cette fille, lui parler encore. Les écoles de garçons et de filles séparées n'aidaient pas aux rencontres, les sorties et les échanges étaient rares en dehors de la famille, du voisinage, c'était la première inconnue qu'il venait d'aborder.

Chaque pas au fond du sombre couloir déclenche chez Daniel une excitation mêlée d'appréhension. Comment faire pour la revoir, pouvoir lui parler, la retenir.

Un grand manteau, l'étui à violon, c'est elle.

-« Tu veux bien me dire ton nom » lâche Daniel plus déterminé que jamais.

-« Juliette »

-« Juliette comment »

-« Juliette Brossard »

-« Brossard, comme le négociant en vins ? »

-« Oui, c'est mon père et il y a encore mon grand père »

Sans comprendre pourquoi, par réflexe, Daniel, déstabilisé, ne prononce pas la phrase « Papa travaille comme comptable à la maison Brossard » qui lui était aussitôt venue à l'esprit. Trop tôt, trop risqué, trop compliqué.

-« Tu viens toutes les semaines à ce cours ? »

-« Je viens deux fois par semaine »

-« Quand puis-je te revoir » interroge Daniel.

-« Ce sera compliqué » lui répond Juliette dans un large sourire, « ma préceptrice va m'attendre, je dois y aller ».

Daniel est submergé par un sentiment de bien-être, d'inquiétude, d'espoir, de doute.

Que retenir ? Le « compliqué » ou le « sourire ». En regardant les deux femmes s'éloigner sur le trottoir, il avait fait son choix, il existait ce sourire, il ne l'avait pas réclamé, elle lui avait offert... Désormais il y aurait Juliette Brossard, son violon, ses yeux clairs, son sourire.

La vie à Dijon à l'internat de l'Ecole primaire supérieure de la rue du Petit Potet se passait sans histoire. Depuis son jeune âge, Daniel est un brillant élève dans toutes les matières, passant régulièrement de classe en classe, s'intéressant à tout, occupant ses temps libres à trouver de nouveaux bouquins pour encore apprendre, comprendre ; son objectif est de réussir au Brevet Supérieur, pour un jour faire l'école Normale. Sa route est tracée depuis longtemps, le fils d'employé n'a pas « eu

droit » au lycée, ni au baccalauréat, il s'est fait une raison, il aura un métier noble, peut être le plus beau, celui de donner le savoir et de faire des citoyens.

Son seul véritable camarade vient aussi de Beaune, ils se connaissent depuis toujours et font une scolarité parallèle. Fils de libraire, François veut être musicien, il veut intégrer un conservatoire, un orchestre plus tard. Daniel est un solitaire ouvert sur le monde et la connaissance mais réservé dans ses contacts aux autres pourtant souvent demandeurs tant ses interventions, son discours, ses réparties sont argumentées, vivantes, pertinentes. Les rares confidences de Daniel sont pour François et encore...

C'est après bien des hésitations qu'il évoque avec lui sa rencontre avec Juliette. Sait-il quelque chose qui pourrait l'aider à revoir celle qui lui semble inaccessible, non pas par manque d'éducation, de discours, mais tout simplement pour des raisons matérielles. Où la rencontrer ? Pour elle pas d'école, peu de sortie, elle a Beaune, lui à Dijon, à trente cinq kilomètres, François n'est pas d'un grand secours, il ne connaît pas cette fille et ne retient de toute cette histoire que l'acharnement incompréhensible de Daniel à vouloir jouer du saxophone alors que ses capacités, son oreille pourrait en faire un pianiste, un violoniste plutôt qu'un bateleur de fanfare et de toute façon il faudrait un instrument !

On en restait là avec Juliette qui, brutalement, en quelques minutes avait supplanté le saxophone dans les centres d'intérêt de Daniel. Son père lui a proposé plusieurs fois de l'initier à la pratique du violon mais sans trop de succès : aucune difficulté avec le solfège bien sûr que Daniel maîtrisait, mais un père peut-il être un bon professeur ? Pour tout dire Daniel voyait la musique comme un divertissement et non comme une finalité. Sa motivation était ailleurs, comprendre le monde, les découvertes, se forger des convictions et pour cela lire ! La vie familiale lui paraît bien terne, les livres, les journaux et l'école sont ses refuges.